

Tristesse Contemporaine joue avec nos sentiments dans “Stop and Start”

Le trio international et parisien trouve un ton parfait : la chaleur glacée.



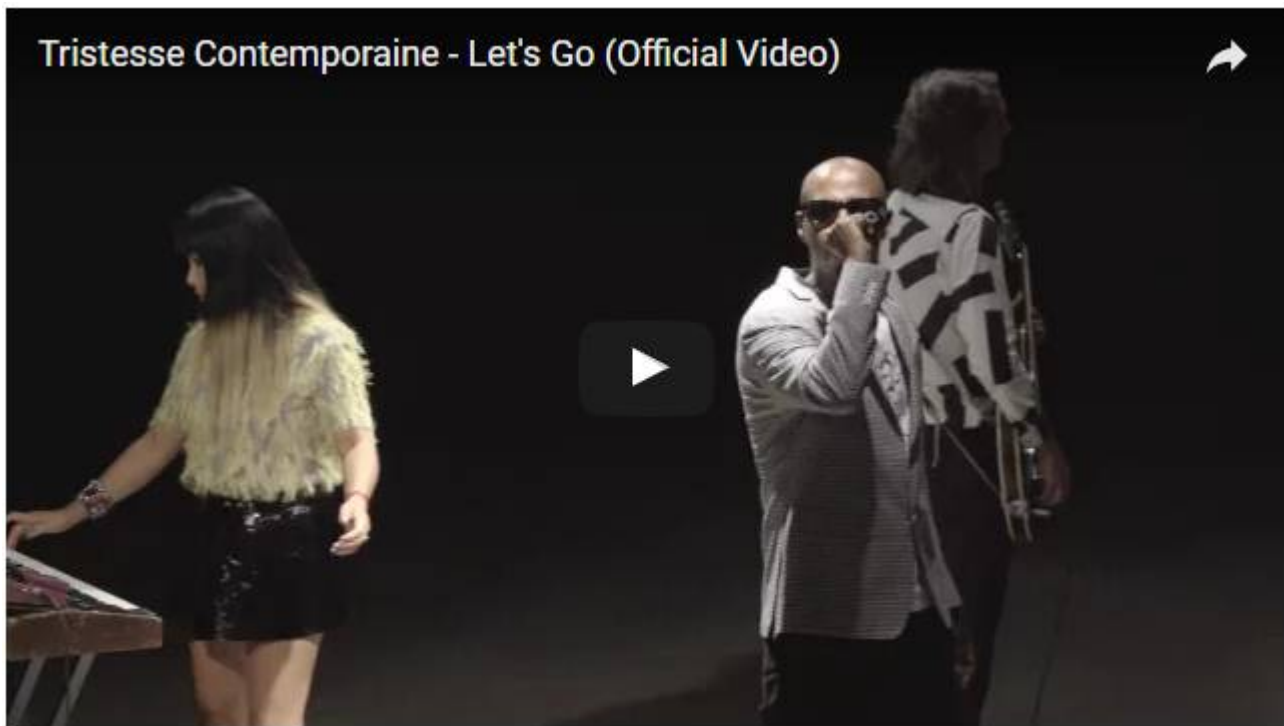
Par JD Beauvallet

Stop and Start

Tristesse Contemporaine

En 1995, on découvrait, dans les brumes du trip-hop, un monument massif, sombre, menaçant : le duo Earthling. Sur le très sous-estimé album *Radar*, une voix affolée, qui semblait dire qu'un iceberg avait atteint la Jamaïque, rappait : “*I'm a book/A poem/By Leonard Cohen.*” Pour cette façon de faire danser lascivement dans le noir, sur un fond de soul music réduite à l'état de squelette, on compara ces deux Anglais à Massive Attack. En 2016, les deux trajectoires continuent de vivre en parallèle. Massive Attack a depuis largement exploré le post-punk anglais par sa face la plus mélancolique et verglacée. Sans Earthling, le chanteur Mau est devenu Maik, voix du trio cosmopolite Tristesse Contemporaine.

Ne pas s'arrêter au nom, aussi laid finalement que Noir Désir par exemple. Mais se pencher avec volupté ou effroi, et souvent les deux à la fois, sur ces chansons qui dansent comme Ian Curtis : hallucinées. Les deux premiers albums du trio semblaient parfois appliqués, voire besogneux, mais la tâche auto-imposée était colossale : faire tenir des glaçons dans la fournaise. Il y avait fatalement des rebuts, des tentatives maladroites. Tristesse Contemporaine maîtrise aujourd'hui totalement sa recette très personnelle de l'omelette norvégienne, en feu à l'extérieur, cryogénisée à l'intérieur. De la cold-wave chaude, si on veut.



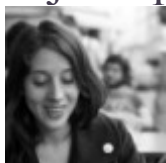
[Une musique qui ordonne de danser](#)

Certes, le trio s'amuse encore ici et là avec des tics eighties, comme la production abyssale des batteries dont Martin Hannett s'était fait le spécialiste. Mais plutôt que de penser uniquement à Joy Division, des merveilles absolues comme *It Doesn't Matter* ou *Stop and Start* renvoient plutôt vers un pan moins évident des jeunes années Factory Records, notamment le funk glacial et pourtant moite, joué en short, même dans les frimas de Manchester, par A Certain Ratio.

Car malgré son nom, malgré son son, Tristesse Contemporaine fait de la dance-music. Ce n'est pas DJ Snake mais cette musique ordonne de danser. Elle en veut à vos hanches, à vos fesses, à vos pieds. Et s'en empare avec une autorité nouvelle, assumée, crâneuse. Le passé dépassé, Tristesse Contemporaine fonce ainsi dans son tunnel spatio-temporel, anticipe le disco du chaos à venir. Dans son club glauque, décadent et hédoniste, tout le monde devrait perdre la boule. A facettes.

Ecoutez le nouvel album de Tristesse Contemporaine en exclusivité

« Stop and Start » sortira le 20 janvier chez Record Makers mais il est déjà disponible ici.



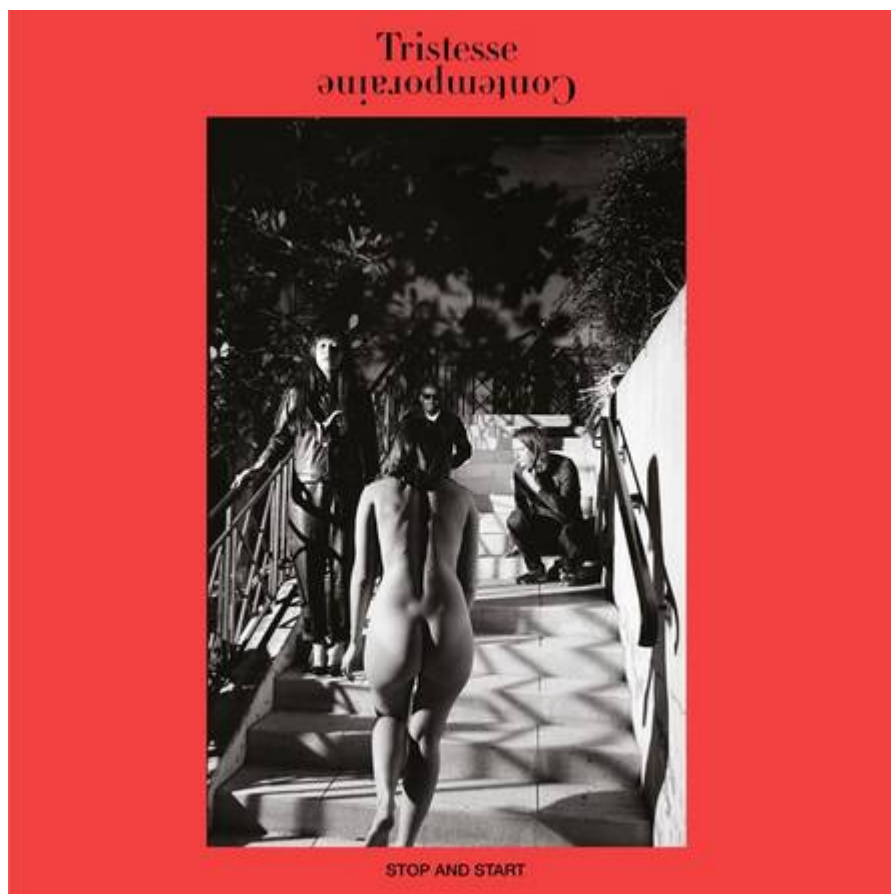
Par Abigaïl Ainouz

Après un premier album éponyme d'electro-cold en 2012, puis un voyage new-wave avec *Stay Golden* (2013), le trio international et parisien (Narumi est japonaise, Maik anglais d'origine jamaïcaine et Léo suédois) fait son grand retour avec le LP *Stop and Start*, à écouter ci-dessous en exclusivité :

[Tristesse Contemporaine](#) met ici en application la recette simpliste mais rudement efficace : " *deux accords/ un minimum d'instruments/ un maximum de réverb* ". Et on peut dire que l'arrivée d'un batteur a donné un sacré coup d'accélérateur à leur musique. Appliquant ainsi la fameuse règle du *less is more*, ce sont 10 morceaux

qui flirtent entre musique industrielle et electro-pop futuriste, souvent trash mais définitivement taillés sur mesure pour vous défouler et danser jusqu'au bout de la nuit.

Le troisième album de Tristesse Contemporaine sortira officiellement le 20 janvier chez Record Makers. En concert le [17 février](#) à la Boule Noire (Paris).





TRISTESSE CONTEMPORAINE NU DE NUIT

Par [Alexis Bernier](#) — 20 janvier 2017

Installé à Paris mais composé d'une Japonaise, d'un Anglais et d'un Suédois, le trio publie un troisième album au parfum new wave marqué. Un rock synthétique à la fois souple et cinglant.

Le modèle

«Elle s'appelle Anouk, c'est une amie que j'ai souvent photographiée, explique Camille Vivier. Je crois que le groupe avait envie de quelque chose de plus sexy qu'à l'accoutumée. Mais la photo n'est pas sexy de manière ostentatoire, elle n'a rien de réellement érotique.» Ce que confirme Laurent Fétis : *«Au départ, nous avions en tête le Déjeuner sur l'herbe de Manet, et au final c'est plutôt le Nu sur un escalier de Gerhard Richter. Nous souhaitons une image qui crée une tension érotique sans être sexy.»* Pour Camille Vivier, *«cette photo s'est imposée d'autant plus facilement qu'elle évoque la peinture métaphysique [l'Italien Giorgio de Chirico notamment, ndlr] ou le surréalisme belge. Une femme nue dans un lieu incongru, c'est très proche de l'univers du peintre belge Paul Delvaux».*

La photographe

C'est le directeur artistique Laurent Fétis, déjà responsable des pochettes des deux précédents albums de Tristesse contemporaine et connu entre autres pour son travail sur la communication du défunt Social Club à Paris, qui a souhaité travailler avec la photographe Camille Vivier pour la dimension *«poétique»* de son travail : *« Ses images sont fortes, elle a un grand sens de la lumière, des ambiances et des lieux singuliers. Avec le groupe, nous souhaitons une image très narrative. Camille s'est imposée comme une évidence»*, raconte-t-il. *«Le groupe s'est montré très ouvert, explique la photographe. A l'époque, l'album devait s'appeler "Girls". Nous avons beaucoup cherché autour de l'idée de nudité, d'architecture et de ville. Des éléments qui sont souvent présents dans mon travail.»*

L'escalier

«On a d'abord tenté de faire la photo à Ivry, se souvient Camille Vivier, aux abords [d'un] de l'immeuble de Jean Renaudie [architecte qui travailla beaucoup dans la ville du Val-de-

Marne dans les années 70 et 80, ndlr], *mais ce n'est jamais simple de faire de s photos de nu dans l'espace public. Il faut aller très vite, rester très discret. Après plusieurs essais, vers minuit, Laurent a eu l'idée d'aller dans la cour d'un immeuble qu'il connaissait vers la gare de l'Est et dont il avait le code. L'escalier nous offrait des possibilités de positionnement idéales ainsi qu'une perspective. Une composition très graphique avec le modèle au centre. Et puis il y a la lumière, j'ai travaillé assez vite avec un petit flash, et l'ombre portée de la rambarde est très intéressante. »*

Le logo

«Le logo, explique Laurent Fétis, avec le mot "contemporaine" écrit à l'envers, préexistait, il est inspiré de la typographie du livre qui a donné son nom au groupe, la Tristesse contemporaine : essai sur les grands courants moraux et intellectuels du XIX^e siècle d'Hippolyte Fierens-Gevaert [historien belge de l'art décédé en 1926, ndlr]. Quant au cadre rouge, c'est une manière d'affirmer l'identité new wave du groupe.»

[Alexis Bernier](#)



27 mars 2017

Mais que se passe t-il dans la tête de Tristesse Contemporaine ?

par Mathilde LESAIN

Paris est une ville de rencontres et de mélange culturel, un melting pot pouvant aboutir à de très jolies choses. La preuve avec la Japonaise Narumi, le Suédois Léo et l'Anglais d'origine jamaïcaine Maik. Voisins dans la ville lumière, le trio s'est alors découvert une passion commune qui a fait naître deux albums emprunts de rock, de cold-wave et de new-wave tous aussi délectables. Il y a quelques mois, les trois joyeux lurons ont offert leur troisième album *Stop And Start*. Un long-format pour lequel le groupe a pris beaucoup plus le temps. Contrairement aux deux premiers albums très intuitifs, ils ont cette fois-ci pris le temps d'enlever et de rajouter des détails et enfin trouver le son **Tristesse Contemporaine** dans sa version la plus pure. Album de la maturité ? La formule est cliché mais c'est clairement ce qu'ils nous ont fait comprendre lors d'un agréable entretien avec ses trois musiciens.

Tsugi : Vous décrivez cet album comme un acte III, peut-on voir ces trois actes comme un seul et même album ?

Narumi : Oui c'est une véritable trilogie.

Les deux premiers albums ont été une sorte de rodage pour vous ?

Maik : Le premier album était très spontané, dans le bon sens du terme. On a produit la musique à laquelle on a rêvé pendant longtemps. Les idées nous venaient très vite. À l'inverse, le deuxième *Stay Golden* était plutôt un album de recherche. On parle assez négativement de ce long-format, pourtant je n'ai jamais rencontré personne qui ne l'aime pas.

N : Moi je l'aime bien, mais d'une façon différente.

L : *Stay Golden* est plus propre et plus calme. On joue très peu de ses morceaux en live parce qu'il a des structures un peu bizarre. Le premier album, on ne savait pas ce que l'on voulait et pourtant le résultat est convainquant. Ici, on savait où on allait, on a fait plus attention, on a réfléchi les morceaux plus longtemps.

N : Exactement. *Stop And Start* par contre c'est vraiment un album parfait pour le live.

Sur ce nouvel album, vous avez choisi de rajouter un batteur, comment l'avez vous choisi ?

M : C'est un vieil ami en fait. On l'a plus choisi pour son amitié que pour sa technique (*rires*)

Sur la pochette de votre dernier album, il y a une femme nue de dos, ça signifie quelque chose ?

N : On voulait être sur le disque, mais on a laissé carte blanche à la direction artistique pour le reste. Laurent Fétis, le DA de notre projet, s'est inspiré du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet. Une oeuvre où la femme est nue et les autres restent habillés. Même si la femme est nue, c'est complètement asexué, c'est juste pour la beauté du corps de la femme. Le cliché est vraiment superbe, c'est comme un album photo, une invitation à découvrir le reste.

Vous serez au Badaboum le 6 avril. Comment fonctionnez vous pendant vos lives, vous repensez les morceaux, vous les rendez plus longs, plus club ?

L : Plus longs ou plus courts cela dépend. Il y a des morceaux qui marchent vraiment très bien en live. Un titre comme "Ceremony" par exemple, il prend une toute autre dimension.

N : En tout cas pour ce qui est du live, on a énormément évolué par rapport à nos débuts. Quand on y repense on se dit "olala c'était horrible". Pourtant on était toujours content de nous, tellement que l'on s'était dit que c'était super important de filmer !

L : Je sais qu'il existe une vidéo d'un de nos premiers concerts au Pop in, une toute petite salle parisienne, je ne l'ai jamais vu mais je sais qu'elle existe (*rires*)

Mathématiques Modernes, Syndicat Electronique, Poème Electronique, ces noms de groupes cold-wave sont dans le même esprit que votre nom. Ils vous ont inspiré ?

N : Bizarrement, je n'y avais jamais pensé ! Mathématiques Modernes et tous ces groupes font partie de nos influences mais je n'ai jamais fait le lien.

L : Peut être aussi qu'au moment de choisir notre nom on ne savait pas encore que l'on faisait de la cold-wave. Sur le troisième album c'est enfin plus clair, plus identifiable comme tel. Au final, au début on ne savait pas vraiment ce qu'on faisait (*rires*)

Vous avez fait remixer "Fire" et "I Do What I Want" ? Vous comptez le faire à nouveau ?

L : On a fait un remix avec Pilooski, mais cette fois-ci on a choisi de ne pas demander trop de remixes. C'est peut-être un peu prétentieux, mais on a eu la sensation qu'il n'y avait rien à changer.

N : Il y a quand même une personne avec laquelle on aimerait beaucoup travailler : The Black Madonna. J'adore ce qu'elle fait et je me demande vraiment comment elle repenserait nos morceaux.

Vous êtes des adeptes du "less is more", c'est une manière de faire vivre chacun des arrangements ?

M : On ne pense pas vraiment comme ça, mais en général je n'aime pas trop les musiques où il y a trop de détails.

N : C'est la tendance d'ajouter plein d'éléments, mais je pense qu'il faut savoir faire des sacrifices dans les morceaux et avoir la discipline d'enlever des choses.

Vous avez utilisé quoi comme instruments pour cet album ?

L : Il y a la batterie bien sûr, mais aussi un synthétiseur Roland SH que l'on a synchronisé avec une boîte à rythmes TR 808. Il y a beaucoup de titres créés avec cette base, "Ceremony" par exemple.

N : "Get what" aussi ?

M : On l'avait mis mais on l'a enlevé ! (*rires*)

L : De toute façon on l'a mis sur tous les titres et puis après on l'a retiré... Peut-être sur tous les morceaux !

L : Sinon, on a utilisé deux synthés, un kick et un snare, tout le reste passe par des effets analogiques. Cela donne une certaine cohérence dans l'album. Si on avait cherché différents snare sur chaque morceau l'album aurait été bien trop éclectique et un peu brouillon.

Vous parlez beaucoup de "Ceremony" ...

N : Oui parce que il est très représentatif de l'album. Sa création a beaucoup influencé le reste des titres.

À vous entendre échanger, vous semblez être un groupe en parfaite osmose..

N : On a un moto qui disait "back seat driver" ce qui signifie "tous chauffeurs".

L : On est tout les trois derrière en train d'expliquer comment conduire. La communication est quelque chose de très important pour nous. On ne veut pas de leader ou de tête pensante. Auparavant, je travaillais en studio de production et j'ai eu quelques mauvaises expériences avec des gens difficiles. Notre manière de travailler c'est : on a une idée, on la teste tout de suite et on en discute.

N : Je me rappelle d'une session où je travaillais par terre. On avait quelques micros et quelques bières, c'était parfait. Bières que l'on a utilisé pour le morceau "I Didn't Know", il y a un sample de l'un de nous qui tape dessus avec un stylo. Ce track, Karl Lagerfeld l'a utilisé pour un défilé Chanel. En regardant le spectacle, on pensait à comment on l'avait produit, ça nous a bien fait rire, le contraste était assez marrant ! Aujourd'hui, c'est peut être un peu moins spontané, mais au moins maintenant on a plus de technique !

Pilooski a produit votre album, quelle importance a t-il eu dans la préparation de l'album ?

N : Au début, on lui avait juste demandé de mixer l'album. Au final, il nous a beaucoup aidé pour la production. Il a rajouté des éléments, des breaks surtout, un peu trop d'ailleurs. On a bataillé avec lui pour se mettre d'accord, mais maintenant on est très satisfait du résultat.

L : La production a été un moment long et douloureux, on a dû vraiment faire des compromis, discuter avec Pilooski pour savoir ce qu'il fallait enlever ou rajouter. Même si ça nous a rendus dingues c'était nécessaire !

M : Tu te rappelles du sample qu'il a oublié ?

J : Ah oui le "WooooWOooooWooo"

N : Oui ! On s'en est rendu compte trop tard et pourtant on adorait ce sample d'imitation de chien de Maik !

J : Heureusement, on peut l'entendre sur l'EP !

Maintenant que la boucle est bouclée c'est quoi la suite ? Une nouvelle trilogie ?

L : On en a déjà un peu parlé. Ces trois albums vont ensemble, maintenant, il nous faut une nouvelle idée fédératrice. Nous n'avons pas envie de refaire la même chose. De toute façon tu ne peux jamais récréer des instants de vie. Ces moments nous ont beaucoup inspiré pour la création des trois albums. Peut-être qu'il faut changer le snare maintenant !

Tristesse Contemporaine encore et encore

28 février 2017
par Beachboy



La simple lecture des grands titres des journaux ou l'écoute même discrète de France Info auraient tendance à me convaincre que là, on commence vraiment à toucher le fond. Pour accompagner mon désarroi profond, je crois bien que j'ai trouvé la bande son idéale en la personne de **Tristesse Contemporaine**, au nom malheureusement bien appropriée et ses 3 membres venus des quatre coins de la planète, ce qui, à l'avenir, peut devenir un petit peu compliqué. Posons donc *Stop And Start*, leur nouvel album sur la platine et essayons de nous remonter le moral...ou pas, le disque se clôturant ou presque sur un No Hope glacial et prémonitoire...

Contemporain, c'est vite dit, mes amis chroniqueurs littéraires me font remarquer à juste titre que le groupe tire son nom d'un livre écrit au 19ème siècle par le belge Hippolyte Fierens Gevaert alors que mes vieux collègues musicaux se remémorent à leurs écoutes, les grandes heures de la **Factory**, ce qui ne nous rajeunit pas, ma brave dame ! Commençons par les présentations, **Tristesse Contemporaine** a déjà 2 très chouettes albums au compteur, un premier éponyme en 2012 suivi de *Stay Golden* l'année suivante depuis leurs débuts

qui datent déjà de 2009. Au chant, on retrouve Maik, alias Geisha Mau Boy né Michael Giffits, anglais d'origine jamaïcaine, qui auparavant officiait au sein de Earthling, à la grande époque du Trip Hop (20 ans, déjà !) et leur remarquable album *Radar*.

Poursuivons avec Narumi Hérisson Dupont, japonaise aux claviers déjà croisée auprès de Télépopmusik ou plus récemment auprès de Jeanne Added, pour le succès qu'on connaît. On termine donc avec Leo Hellden, guitariste suédois au sein de Aswefall mais aussi en compagnie de Jay Jay Johansson. Leo et Maik jouent également ensemble au sein de Camp Claude.

Vous le voyez, Tristesse Contemporaine transcende les frontières et brouille les pistes, ils ont beau être installés à Paris, on a parfois du mal à les suivre et musicalement, c'est un peu la même chose : electro-pop, post punk, new wave, trip hop, difficile de les ranger dans une niche bien particulière même si Stop And Start semble clarifier les choses et imposer l'univers du trio.

L'ambiance est à l'image de leur patronyme, on n'est pas là pour rigoler : *No*

Hope, Ceremony, Girls (Are Gone), on serait même belliqueux, prêt à en découdre, *Let's Go, Get What You Want*. Tristesse Contemporaine nous ramène à coup de rythmes martiaux et implacables au début des années 80, quand du côté de Manchester, tu dansais l'air sombre et désespéré.

Ça claque, ça s'écoute très, très fort, tsunami sur un dance-floor, un coup New Order, un coup A Certain Ratio, Tristesse Contemporaine talonne même un Suicide sur le proto-punk blues de *Know My Name*.

Les premiers titres de l'album sont fort efficaces, courts et tendus mais c'est sur les cinq dernières pistes que *Start And Go* prend sa réelle dimension et devient absolument passionnant et impressionnant avec un enchaînement de rêve *It Doesn't Matter/Stop And Start* jusqu'à un définitif, dans tous les sens du terme, *Ceremony*, new-orderien comme il se doit, histoire d'enfoncer le clou jusqu'au bout.

GONZAÏ

TRISTESSE CONTEMPORAINE

Encore un truc que Oüï FM ne diffusera jamais



C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures confitures. Tristesse Contemporaine l'a bien compris et remet le couvert avec un troisième album qui mélange habilement gimmicks rock et synthétiseurs du futur. Pareil qu'avant, mais en mieux.

La recette utilisée par Tristesse Contemporaine est plutôt simple et efficace. Deux-trois accords de guitares, des nappes de synthés qui créent une atmosphère sombre, une batterie à la limite de la boîte à rythme, un peu de reverb et le tour est joué. À mi-chemin entre le rock à l'ancienne (*Let's Go*) et des morceaux conçus pour le dancefloor (*Dem Roc*), le groupe alterne entre chansons qui donnent tantôt envie de sortir de chez soi et de tout casser (*Know My Name*) et tantôt envie de rester chez soi pour se barricader du monde extérieur (*No Hope*).

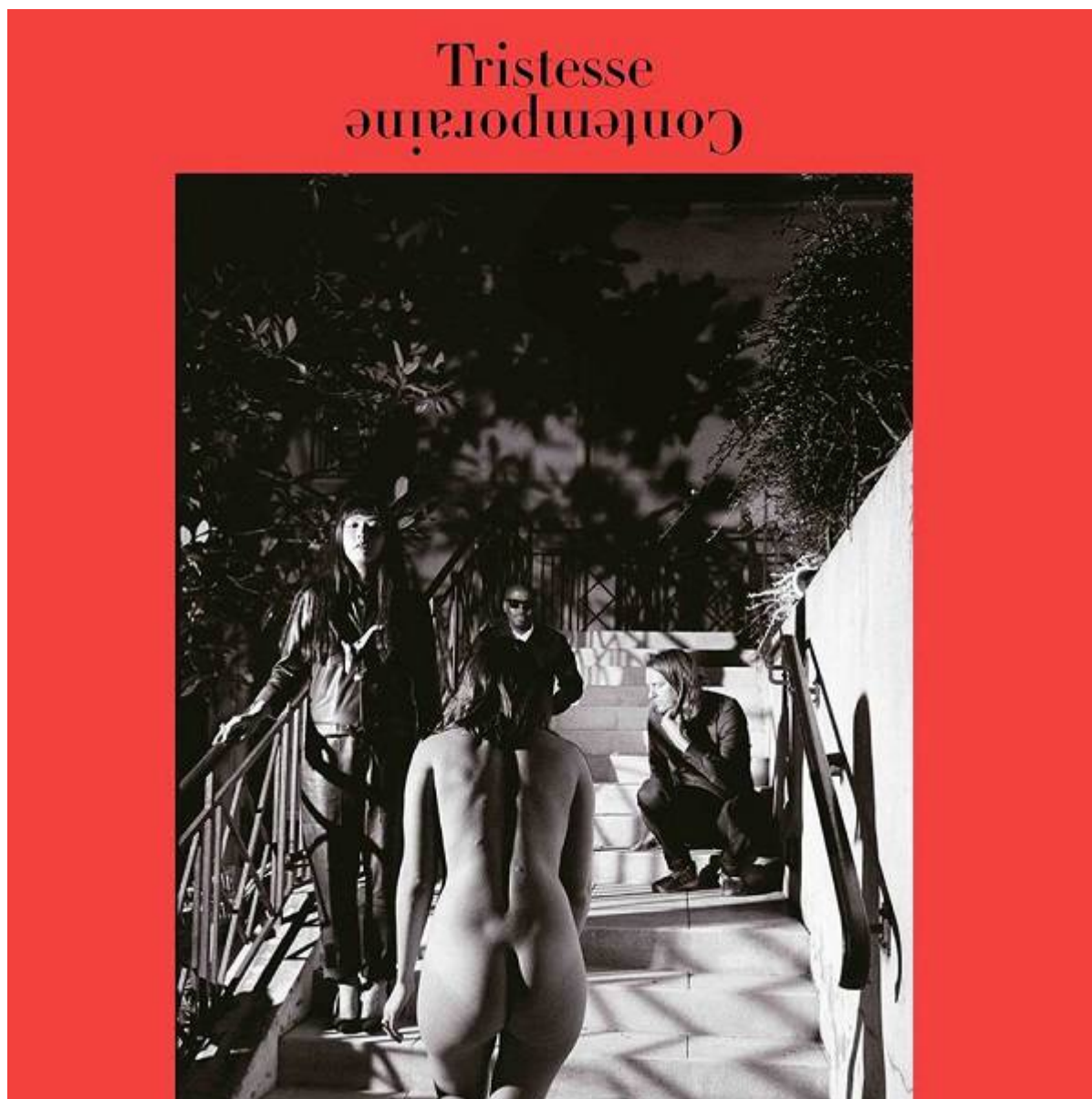
On entend par exemple que « *vous devez prendre conscience de ce que vous avez pour obtenir ce que vous voulez* » (*Get What You Want*), que chaque jour de notre existence relève du mystère et de l'inconnu (*Everyday*) et que toutes les filles sont parties on ne sait pas trop où (*Girls*). Un programme qui ne respire pas franchement la joie de vivre, entre nous. Mais toute la force de Tristesse Contemporaine est de réussir à faire dandiner son public sur des chansons funestes. Et c'est ce qui fait toute l'identité du groupe : proposer un blues moderne diablement fédérateur.

Tristesse Contemporaine // *Start & Stop* // Record Makers (Sortie le 20 Janvier).

LES OREILLES CURIEUSES

Tristesse Contemporaine – Stop and Start

5 mars 2017 [lesoreillescurieuses](#) [ElectronicaChronique](#), [Electronica](#), [Tristesse Contemporaine](#)



Alors, autant vous le dire de suite, Tristesse Contemporaine n'est pas un groupe français. C'est plutôt un trio apatride qui réside en France et qui compte une japonaise Namuri Omori aux claviers, un britannique Michael Gifts au chant (qui est aussi membre du groupe de Bristol Earthling) et un suédois Leo Hellden à la guitare qui a déjà publié deux albums de bonne qualité. Mais ce troisième opus Stop and Start ira enfoncer le clou.

Dès le premier morceau « Let's Go », Tristesse Contemporaine baigne à nouveau dans leur post-punk/coldwave sombre et hypnotique. Et on en a pour une bonne demie-

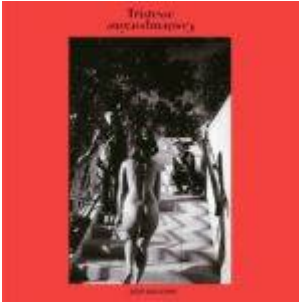
heure avec des titres qui ne transpirent pas la joie comme « Girls », « Know My Name » et « Everyday » à coups de synthés cafardeux et de boîtes à rythme métronomique sans oublier le chant désabusé de Michael Gifts qui parle de désir, des amitiés et des communautés. Et parvient à briller par moments comme sur le blues cafardeux de « Know My Name »

Si Stop & Start ne sera pas un disque novateur (soyons réalistes, un peu), il permettra de confirmer le talent du trio de nous plonger dans les abysses les plus profonds. Évoquant tantôt Joy Division, New Order, Suicide ou même Kraftwerk, Tristesse Contemporaine éblouit par son spleen éternel qui s'intensifie au fur et à mesure (« It Doesn't Matter », « Hope »)

TRISTESSE CONTEMPORAINE

Stop and start

Record Makers



Après un premier album minimal faisant revivre la cold wave, avant les effets de mode électro-pop qui ont assailli les ondes FM dans la décennie 2010, le trio avait asséné un troisième coup nettement plus dansant. Chez eux, la fête est une “Ceremony” sacrificielle. Il y a toujours cette rythmique froide et imparable qui constitue le centre nerveux de leur son. Le titre de cet album agit comme l’ordonnance pharmaceutique de dix compositions osseuses, travaillant le commencement, le degré zéro et la moelle de la métrique. Less is more. Leur musique se construit sur des mantras, des claquements secs sans fioritures, à travers des boucles (“Let’s go”) et des tons lancinants, mais surtout entêtants, à cause du grain de voix râpeux de Mau. Néanmoins la faille de la monotonie, pourtant présente, est très vite comblée par des assauts industriels créés pour la danser sur des icebergs. Prenez “Dem roc”, ce ballet frigorifique qui développe un potentiel d’exutoire que ne renierait pas un Nitzer Ebb.